

prime elle-même, et cette nature est déjà bien riche et bien poétique sous le ciel de la place Bellecour. Lyon fut en effet la Parthénope de cette muse modeste, et elle n'eut pas besoin des faveurs d'un Auguste pour s'y créer un palais phéacien et des jardins d'Alcinoüs. Ni la vigne, ni l'olivier n'y faisaient défaut. Les lys y florissaient dans toute leur splendeur, car de même que Louise Labé était bonne catholique, elle honorait le roi de France. Quoique cette remarque ait aujourd'hui beaucoup perdu de sa valeur, elle en reçoit une nouvelle de l'ensemble de la religion et des croyances de cette femme ; il se trouve qu'elle a respecté toutes celles qu'elle trouva établies. Sa vie est un poème à part, et, pour elle, la liberté d'écrire n'est pas celle de discuter un dogme, ou de créer une religion, mais de traduire les sentiments de son ame. C'est même cette pureté de forme, cette exclusion savante de tout mouvement étranger au domaine d'un esprit féminin qui la classe et qui la maintient parmi les poètes. Si elle eut écrit pour ou contre la réforme, ses pamphlets seraient oubliés avec ceux de l'atrabilaire Calvin qui l'attaqua avec empörtement, sans doute à cause de ses rapports avec Gabriel de Saconay. Elle conserva le génie de son sexe dans ses écrits, et ce genre de supériorité est celui qui consacre aujourd'hui sa mémoire et son nom.

Le sort l'avait mise dans une position à souhait pour une femme poète, elle s'y arrangea une vie toute de délices. Elle eut beaucoup de beaux livres, mais sans s'y enterrer complètement ; elle sut beaucoup de langues, mais sans être pour cela une femme savante. De pédantisme dans ses écrits, on n'en rencontre pas l'ombre. Le luxe non plus ne l'éblouit point. Les fêtes qu'on lui donne, elle les accepte parce qu'elle était née pour y briller, parce que sa beauté, sa grâce, son esprit la rendaient l'ame de ces joutes et de ces tournois et devises des grands seigneurs du temps.